

Bruce Bégout

L'APRÈS-MIDI
D'UNE TERRORISTE

I

Deux heures viennent de sonner au faîte d'un clocher assiégé par des buildings modernes. Il fait chaud et lourd. Le voile gris du ciel pèse sur sa tête et ses épaules comme une plaque de métal. La lumière terne semble tomber de nulle part, et y repartir en pleurs. Une impression poisseuse de sueur huileuse et collante qui suinte dans diverses parties intimes de son corps l'indispose. Mais Kate Moss essaie de ne pas y songer ; elle marche d'un pas neutre, ni vif ni lent, tel qu'il sied à ceux qui n'ont rien à faire ou plutôt qui ont trois heures à perdre sans rien de précis à l'esprit afin de les remplir, dans les artères commerciales du centre-ville congestionné d'une mégalopole occidentale. Elle déambule en singeant la flânerie, dévisage sans

insistance les passants, se laisse porter par le mouvement des corps, jette quelques coups d'œil furtifs dans les vitrines embellies de mannequins, poupées aux atours fastueux, aux breloques scintillantes, baignées dans le halo ambré des spots où s'agitent des bancs éphémères d'animalcules translucides. Sans trop y croire, elle cherche à débusquer un joli ensemble, ou alors un petit haut chic qui irait bien avec sa jupe noire Diesel, celle qu'elle a achetée il y a six mois lors des soldes privés. Derrière les façades transparentes, où les divers composants urbains de la rue se reflètent tels les membra disjecta du corps morcelé de la ville-Osiris, les articles brillent, toisent, font des clins d'œil, aguichent comme des escorts à 3000 € la nuit perchées sur les tabourets chromés du bar upper class d'un palace. Kate Moss ne se retourne pas, et tient fermement contre sa poitrine son sac Prada vert pomme. Ce serait trop bête. De temps en temps, elle réajuste ses lunettes de soleil, remonte son pantalon, mais évite les gestes brusques. Elle se rappelle la leçon. Hier Jude Law lui a demandé de bien faire attention aux pickpockets qui sévissent dans cette partie de la ville. Et aussi aux bousculades, aux mouvements intempestifs, aux chocs éventuels. La trinitroglycérine apprécie moyennement les secousses inopportunes, sauf celle qui est attendue. Matt Damon a renchéri et lui a rappelé, avec le ton comminatoire qui est habituellement le sien lorsqu'il joue au chef

de section et conseille les nouvelles recrues, les règles élémentaires de l'attention flottante, mais néanmoins sûre. Tu dois laisser filtrer aux marges de ton champ visuel les signes ordinaires et ne réagir qu'en cas de mouvements suspects. C'est David Beckham qui lui a appris cette technique lors d'un stage dans les montagnes avec le groupe DELTA. Il l'applique au cours de chaque mission, et ne se départit jamais de ce principe fondamental de surveillance de l'environnement hostile. Ne pas chercher à déloger l'élément perturbateur, mais l'attendre sereinement et se tenir prêt. Jude Law lui a donné les dernières recommandations, lui a rappelé le code, les signes, le moment précis, puis s'est penché vers l'avant et l'a embrassé sur la bouche. Elle s'est laissé faire, sans plaisir ni gêne. Cela ne lui a pas fait grand-chose. Dans la section Kovolev, c'est Andy Murray qu'elle trouve mignon, mais il n'est pas là. Il participe à une opération en Indonésie, et ne sera pas de retour avant trois semaines, s'il revient. Bien sûr, lorsqu'elle s'arrête devant une vitrine et tend le cou afin de mieux voir l'article – un caraco beige avec des boutons argentés en forme de cœurs transpercés – qui a provoqué cette pause dans le cours déambulatoire de son existence, elle ne songe à rien d'autre qu'à l'effet que ferait ce vêtement sur son corps qu'elle s'échine à longueur de journée à maintenir en forme selon les standards de la beauté, de l'hygiène, de la santé et de

l'image de soi de la société marchande-capitaliste qui, depuis deux cents ans déjà, dicte de manière savante et ferme les grandes lignes de la sensibilité et de la vie sociale. Parfois le visage d'Andy Murray apparaît en médaillon dans un coin irréal de sa conscience distraite, mais il s'efface aussitôt comme une fresque antique soumise à un soudain afflux de gaz carbonique et laisse la place aux considérations prosaïques de l'achat éclair. À la rigueur, les derniers mots de Matt Damon résonnent encore à ses oreilles : on compte sur toi, ne nous lâche pas. Elle se les répète de temps en temps comme les paroles mémorables d'une chanson à la mode qui passerait sur les ondes électromagnétiques de sa radio cérébrale. Mais elle sait ce qu'elle a à faire, et qu'elle ne fléchira pas. Elle a déjà clairement fait le point dans sa tête et a décidé qu'il en serait ainsi. C'est ce qu'elle veut, c'est ce que son astrologue veut.

II

Dans le salon de thé encastré dans la pénombre brune des ambiances surannées où des vieilles rombières tannées comme des peaux de bête ayant connu les alternances éprouvantes des hivers rudes et des étés caniculaires font goûter à leur kiki le thé au lait

qu'elles ont commandé et que le dit kiki lape avec une indifférence qui fait peine à voir, estompant dans un nuage blanc les contours de sa gueule stupide d'être sans esprit ni conscience, Kate Moss feuillette un magazine de mode. Tout en tournant les pages, elle mange sans se presser la moitié de son Strudel aux pommes confites (l'autre, elle l'a posée à l'écart sur le rebord de la coupelle et n'y touchera pas). Elle remarque page 54 une coupe de cheveux qui lui plaît, une sorte de carré déstructuré avec une mèche tombante en un mouvement de balayage soyeux qui rappelle la chute gracieuse de la cape d'un magicien sur le sol où il disparaît et des mèches légèrement teintées de mauve qui miroitent comme les veines minuscules sous une peau blanche. Elle chuchote le mot « fabuleux », déchire discrètement la page, la plie, et la fourre dans son sac. Elle reprend sa lecture, et se rend aussitôt à la rubrique horoscope, vers la fin, entre les nouveautés technologiques et les mots fléchés. L'astrologue au sourire en inox et au nom de mage médiéval lui prédit une période faste tant sentimentalement qu'économiquement. Elle sourit, se concentre, pense à Andy Murray, puis admire une ceinture Chanel avec une énorme boucle dorée qui représente le célèbre logo. Il lui semble l'avoir vu porté par Paris ou Britney, elle ne se rappelle plus, c'était pour une soirée de gala de l'autre côté de l'Océan, là où l'Esprit de l'Occident s'achève en beauté

en atteignant les rivages blonds du Pacifique dans un coucher de soleil à faire envie à tous les photographes amateurs et tous ceux qui, au-delà des chromo gueulards qui polluent les présentoirs de cartes postales, ont encore conservé une once de sensibilité pour être émus par un crépuscule orange sanguine. Jude Law lui a souvent dit qu'elle était superficielle et qu'elle se laissait trop facilement influencer par les virus contagieux de la mode ; il l'a exhorté à faire preuve de personnalité, à agir selon ce qu'elle désire réellement. Elle n'a pas vraiment compris ce reproche, même s'il a bien saisi le caractère réprobateur de son intervention alors qu'ils étaient en plein dans les préparatifs. Et puis ce qu'elle désire réellement (elle souligne mentalement cette formule) depuis toute petite, c'est de ressembler justement aux filles qui occupent les pages chatoyantes des magazines, font la couverture des journaux et donnent des interviews à la télévision dans les salons richement ornés d'un cinq étoiles. C'est cela qu'elle veut être, et est déjà. Pas autre chose. Elle souhaite devenir qui elle est : une jeune fille, belle, moderne, sophistiquée, qui porte des vêtements de marque et connaît les gens en vue, qui fait attention à sa ligne, à son apparence, à ses amis, qui se considère comme une sorte de produit de luxe. Qu'y a-t-il de mal à ça ? Heureusement David Beckham lui a dit de ne pas faire attention aux remarques de Jude Law qui veut toujours que la révolution

sociale passe d'abord par une révolution personnelle et lui a conseillé de continuer à être qui elle voulait être, et de ne pas chercher à changer quoi que ce soit dans son attitude. Le plus important était l'engagement sincère dont elle témoignait pour la cause du peuple et qui allait la conduire à faire un geste spectaculaire qui ferait avancer significativement les choses. Le mouvement avait besoin de gens comme elle, fougueux, déterminés, prêts à sacrifier leur vie pour l'avènement d'un monde meilleur. Ses goûts personnels importaient peu. La psychologie elle-même n'avait rien à voir là-dedans, car chacun pouvait avoir les désirs qu'il voulait, les fantasmes qu'il souhaitait, pourvu que ceux-ci ne soient pas un obstacle à l'action révolutionnaire. Elle avait compris que David Beckham lui permettait de s'acheter encore des lunettes Armani, et ne la jugeait pas sur son apparence. Elle lui en savait gré, même si elle n'avait pas saisi grand-chose à sa longue tirade sentencieuse sur les besoins élémentaires du mouvement révolutionnaire. Peu importe, l'essentiel était son dévouement sincère, son audace surprenante qui, pour ceux qui ne la connaissaient pas comme pour ceux qui la fréquentaient tous les jours, contrastait avec sa passivité consumériste habituelle. Et puis, elle n'est pas aussi stupide qu'elle en a l'air, il lui arrive même de pleurer, avec sincérité, le vendredi soir, surtout, avant le journal de vingt heures.

Le Spa est étrangement désert aujourd'hui, trois clientes à peine. Sans doute l'atmosphère orageuse. Cela ne dérange pas Kate Moss. Au contraire, elle préfère cette situation. Ainsi Kylie Minogue a tout le temps de s'occuper d'elle, de la bichonner. Après un masque exfoliant à base de cardamome, un drainage aux effets veinotoniques et un massage ayurvédique, elle se trouve à présent dans l'espace manucure, un continent rose bonbon frangé de mauve groseille. Kylie lui lime les ongles avec délicatesse et lui raconte les derniers potins, sa rupture avec Will Smith, ses séances chez le psychologue, ses problèmes de poids. Kate Moss écoute d'une oreille distraite, sans quitter des yeux son sac. Elle a interdit tout le monde de s'en approcher, prétextant la présence interne d'une porcelaine fragile que le moindre soubresaut risquerait de casser. À travers tout le Spa qui ressemble à une sorte de villa balinaise telle qu'un voyageur occidental pouvait se l'imaginer dans les années trente, avec ses murs chaulés, ses meubles en teck aux formes ovoïdes, ses panneaux de bois ciselés, ses fontaines aux clapotis langoureux, ses sculptures en pierre volcanique représentant des

divinités hindouistes, ses courbes douces et longues, son ambiance d'extraterritorialité rêveuse, sa musique électro-acoustique, ses fragrances chimiques qui cherchent à imiter la fraîcheur d'une rosée matinale, ses lumières ocre rouge et terre de sienne qui invitent au chuchotement et à la relaxation urbaine, le calme d'une journée parfaite s'impose. Car ce ne sont pas seulement les cellules mortes de sa peau, les pelures disgracieuses du contour de ses ongles, les téguments cellulitiques du haut de ses cuisses que le Spa gomme et supprime, mais ses soucis, ses problèmes, ses pensées même. À la fin demeure une enveloppe lisse, douce, belle, vide.

I V

Il est presque dix-huit heures trente. La voiture du métro est bondée. Kate Moss est assise dans la partie centrale, les jambes repliées, les épaules engoncées, son sac bien en main. Face à elle, une jeune fille, à peine quinze ans, relit un devoir d'histoire recouvert de traits rouges, de remarques en marge, et fait la moue. À ses côtés, une vieille dame toute rabougrie contemple fixement son ticket de métro comme s'il s'agissait d'une inscription dans une langue inconnue sur la paroi d'un tombeau ancien récemment découvert. À

dire vrai, elle ne sait même pas si la vieille dame examine ce morceau de papier cartonné bleu turquoise ; elle constate simplement que sa tête est penché vers l'avant et qu'elle regarde dans la direction de ce ticket sans intérêt. Derrière les passagers assis, accroché à la barre en acier, Jude Law l'observe d'un œil. Elle cherche à éviter son regard, à penser à autre chose. Ce n'est pas encore l'heure. Elle a un peu de temps à perdre en images saugrenues, en pensées légères, en souvenirs secondaires. Dans la chair blanche et spongieuse de son cerveau, les associations d'idées suivent le rythme des publicités fluorescentes qui défilent sur les quais des stations. La mélopée industrielle des rails qui crissent, des avertisseurs qui tintent, des fermetures des portes qui claquent, des gens qui toussent, parlent, rient, l'enveloppe dans une rêverie diurne. Elle penche sa tête vers le rebord de la fenêtre et la cale entre sa base et le haut de son siège. Elle semble si loin à présent du monde actuel, ne se rappelle plus de rien. Elle s' imagine alanguie dans un sofa moelleux en train de boire un thé de chine. Entre ses jambes, un chat angora s'est lové et ronronne. Tout à coup, une main secoue énergiquement son épaule. C'est Jude Law. Il lui fait un signe de tête, les yeux écarquillés et les sourcils relevés vers le haut du front en forme d'interjection. Puis s'en va. Alors, sans hâte, elle ouvre son sac, en extrait son miroir portable, se repoudre le nez, replace une mèche

de cheveux derrière son oreille droite, se remet du rouge à lèvres, avec méticulosité, comme avant un rendez-vous important, une séance photo, une cérémonie officielle. Jude Law est descendu à la dernière station, sans un dernier regard d'exhortation. Elle regarde sa montre DKNY : il est temps, dans trois secondes exactement. Elle ferme les yeux, prend une grande inspiration, murmure à la jeune fille qui lui fait face un pardon inaudible, fourre sa main droite dans son sac et appuie sur le détonateur.

Ce texte est un supplément à l'ouvrage *Sphex* de Bruce Bégout, recueil de nouvelles paru aux éditions de l'Arbre vengeur en avril 2009.

© Éditions de l'Arbre vengeur / Bruce Bégout - 2009